

Tarak Ben Ammar, 54 ans, franco-tunisien. Producteur et homme de coups, ami de Berlusconi et de Murdoch, il distribue en France le Jésus saignant de Mel Gibson.

Les fruits de la Passion

La religion? Tarak Ben Ammar a ça en portefeuille. Pas la foi illuminée de son ami Mel, mais un «background» œcuménique bien utile pour promouvoir *la Passion du Christ*, qu'il distribue dans quinze pays. De KTO Télé à TF1, son partenaire en affaires,

Tarak Ben Ammar prêche en boucle «l'humanisme» gibsonien. Simple et heureux distributeur, «je n'ai payé aucun droit!», il sacrifie au rituel médiatique des superproductions en l'absence des principaux intéressés. Sortant de sa serviette des ouvrages encore intacts sur les Ecritures, il désamorce la critique. «C'est un film sur la souffrance. La polémique sur l'antisémitisme est hors de propos, le Christ était juif, il ne faut pas l'oublier...» Son staff explique: «Mel Gibson n'est pas là parce qu'il n'en a rien à foutre. Le film a coûté 25 millions de dollars et a déjà rapporté quatre fois plus aux Etats-Unis.»

Pour Tarak Ben Ammar, l'occasion de sortir de l'ombre est belle. Depuis vingt ans, ce businessman cosmopolite aux relations sulfureuses, à la fois producteur de cinéma, banquier d'affaires et excellent connaisseur des médias, était toujours photographié aux côtés de ses «amis» Silvio (Berlusconi), Rupert (Murdoch), ou Michael (Jackson). Grand, opulent, mais au second plan. Quand «Mel» l'a appelé pour distribuer son film hémoglobique, il était justement en train de se lancer à son compte dans l'industrie des médias. Il a soufflé l'affaire à la concurrence, qui applaudit l'artiste: «Il est très intelligent, très sympathique, très méditerranéen, commente un producteur. Mais sa seule religion, c'est l'argent.» Volubile, empressé, fier de sa réussite, Tarak Ben Ammar ne contredit pas sa réputation, lestée selon les médias américains d'une fortune de plus de 100 millions de dollars. Il raconte sa *success story* comme un scénario hollywoodien. Sans oublier de la pimenter de religion, puisque c'est l'actualité. Décor numéro un, la terre natale: la Tunisie. Tarak a 7 ans quand Bourguiba accède à la présidence et épouse sa tante Wasila. Une maison dans la médina de Tunis, un père avocat musulman, une mère corse catholique, des amis juifs par dizaines... Personne ne pratique, mais on fête l'Aïd, Noël et le Grand Pardon avec un égal «bonheur». Décor numéro deux. Tarak, fils de l'ambassadeur de Tunisie à Rome, fréquente une institution catholique américaine. Crucifix dans les chambres, messes en latin, il est le seul Arabe du col-



lège. A 17 ans, troisième décor, les Etats-Unis, université catholique de Georgetown, post-années JFK. Il suit les mouvements anti-Vietnam, plane à Woodstock, «pour la fête et les jolies filles, plus que pour le message politique», et s'imbibe de cinéma. Il sort de Georgetown «fasciné par le business de la télévision et du cinéma». Mais comment conquérir Hollywood? Version Ben Ammar: «Tu t'appelles Tarak Ben Machin, tu viens d'un pays du tiers-monde, tu n'as pas d'argent, pas de relations... Bonne chance!» Version historique: le neveu de Bourguiba, souvent invité aux dîners officiels de la présidence, cause en quatre langues, sait tenir une fourchette et la dragée haute aux chefs d'Etat. Il a le mérite de résister à papa, qui le voulait premier politicien anglophone de la dynastie Ben Ammar. Et surtout un culot d'enfer. A 21 ans, il décide d'attirer les metteurs en scène dans son pays, fabuleux décor naturel où il plantera un jour des studios pharaoniques. «Je vais à Cinecitta, tape à toutes les portes. Je savais que rien ne viendrait à moi, il fallait que je cherche le puits de pétrole.» Ses goûts le portent plus vers le *Docteur Jivago* ou *Lawrence d'Arabie* que vers le néoréalisme

Tarak Ben Ammar en 7 dates

- 12 juin 1949**
Naît à Tunis.
- 1971**
Crée Carthago Films.
- 1989**
Crée avec Berlusconi Quinta Communications.
- 1996**
Produit la tournée mondiale de Michael Jackson.
- 2002**
Investit en France dans l'industrie technique du cinéma.
- 2003**
Achète deux chaînes de télévision italiennes à Murdoch.
- 2004**
Distribue *la Passion du Christ*.

italien et la Nouvelle Vague. Mais les affaires sont les affaires. A Fiumicino, aéroport de Rome, passe Roberto Rossellini: «Maestro, je vous admire», s'avance Tarak en sortant sa carte de visite Carthago Films, entreprise foetus. «Il voulait tourner le *Messie*, et il est venu!» Il accompagne le maître en Amérique pour convaincre l'Eglise de financer le film: «Mon nom arabe et mon background religieux, les prêtres n'en sont pas revenus!» Trente ans après, il énumère ses coproductions: *Jésus* de Zeffirelli, *Deux heures moins le quart avant Jésus Christ*, *la Bible* en vingt et un épisodes pour la télévision de Berlusconi... «Ma vie a démarré avec *Jésus* et ça continue!» Au catalogue de Carthago figurent aussi beaucoup de titres avec Aldo Maccione, excellents gagne-pain. Et *la Traviata* de Zeffirelli, dont il parle avec une fierté de parvenu: «J'ai pu prouver que j'étais un homme de culture, pas seulement un homme d'argent.» Chauffeur, négociateur, producteur, nou-nou, arrangeur de coups, toujours d'excellente humeur, Tarak Ben Ammar sait se rendre indispensable. Le plus difficile

est de ferrer les poissons: «A partir du moment où je les amène sur place, c'est gagné.» Un jour, l'ami George Lucas appelle. Spielberg veut tourner dans le désert, mais «il n'aime pas les Arabes». Tarak Ben Ammar saute dans un avion pour Los Angeles: «Spielberg voit que je n'ai pas de djellaba, ni de chameau sur le parking, ça le détend, j'arrive à le convaincre de venir dans le sud tunisien.» C'est lui qui conduit, Lucas devant, Spielberg derrière, quand il apprend qu'un commando libyen vient d'attaquer la Tunisie par le sud. «Catastrophe! Je dis à mes assistants de se taire. Spielberg voyait des militaires partout et trouvait ça «very safe». On a fait les Aventuriers de l'Arche perdue. Il n'a jamais rien su.» Il rit. Il a connu la ruine, 30 millions d'euros de découvert, et s'acquitte aujourd'hui de l'impôt sur la fortune en France, où il s'est exilé après la chute de Bourguiba. Il a gagné un procès historique contre Universal. Et a toujours dormi du sommeil du juste. Savie, «c'est prendre des coups, et puis gagner». Il aime «l'aventure», embrasser sa femme polonaise «catholique» et ses quatre jeunes enfants entre deux avions, montrer le Bacon accroché dans son salon parisien. Et créer? «Je ne pourrais pas donner deux ans de ma vie à une œuvre. Je suis un homme de contact.»

Le contact. N'importe où, n'importe quand. Mais tou-

jours dans une internationale des médias et du pouvoir conservateur. Berlusconi en a fait son conseiller, le prince saoudien Al Walid, ami de la famille, son homme à tout faire. Dans le paysage, il y a aussi Rupert Murdoch, le moloch australo-américain, dont la chaîne Fox News est la caisse de résonance des républicains nationalistes et bigots. Pas loin des convictions de Mel

«Spielberg voit que je n'ai pas de djellaba, ni de chameau sur le parking, ça le détend.»

Gibson. Et des siennes? Il se dit modérément croyant, modérément intéressé par la politique. «J'ai la réputation d'obéir, d'être un homme manipulé, pris entre Murdoch le diable, Berlusconi le mafieux et Walid l'intégriste. Mais je suis un homme libre», se justifie-t-il. Il embraye sur sa petite multinationale dans les médias et surtout sur son plus vieux projet, l'Empire Studio: la reconstitution de la Rome antique sur 11 hectares à Hammamet en Tunisie, pour le tournage de péplums. Tarak Ben Ammar a surtout foi en lui-même. ◆

PASCALLE NIVELLE
photo BRUNO CHAROY
(Lire aussi pages 39-40)